

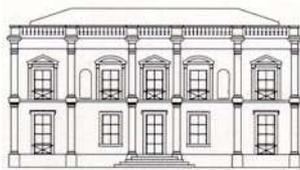
La Maison des Arts

105 Avenue du 12 février 1934 – 92240 MALAKOFF

ERIC AUPOL

Exposition
du 15 septembre au 7 novembre 2004

Vernissage
samedi 18 septembre à partir de 18 heures



La Maison des Arts

105 Avenue du 12 février 1934 – 92240 MALAKOFF
Métro Malakoff-Plateau de Vanves
mercredi/vendredi 12h - 18h.
samedi/dimanche 14h - 19h.

Eric AUPOL

Une nouvelle saison s'ouvre avec une exposition personnelle d'Eric Aupol inscrivant ainsi la Maison des Arts aux journées du patrimoine qui ont lieu cette année les 17, 18 et 19 septembre mais aussi dans la dynamique du Mois de la photographie.

Cet artiste, d'une trentaine d'année, confirme dans cette exposition son attachement à photographier des lieux chargés d'histoires voués à un oubli annoncé, non pas nécessairement dans l'envie de les voir « re-vivre » ou « survivre » grâce à la mémoire, mais plutôt dans une dynamique de constat du lieu et de recherche esthétique. Son regard démontre sans jamais les sublimer, avec sincérité et modestie, des sites devenus désertiques.

Une quinzaine d'œuvres sélectionnées parmi ses différentes séries (depuis 2000) ont été choisies dans l'idée d'accentuer cette sobriété. Celle-ci est affirmée par la maîtrise de la technique utilisée. Le choix de pellicules périmées renforce le grain de la photographie, et une non utilisation volontaire de flashes implique à l'appareil un temps de recherche de la lumière naturelle au même titre que la rétine humaine s'habitue.

Ce dépouillement ou « ces presque riens » dévoilent la position de l'artiste dans l'espace et révèlent les points d'architecture de l'endroit.

Pour cette occasion, la Maison des Arts soutient la dernière série d'Eric Aupol « Paris les Halles », réalisée sous le « Ventre de Paris » (carton d'invitation).

Un **catalogue**, publié à *Images En Manœuvres Editions*, sera édité pour l'ouverture de cette exposition. **Signature** prévue le 15 octobre.

Préface de **Pascal Bonafoux**, entretien avec **Pascal Neveux** directeur du Frac Alsace et texte de **Pierre-Évaris le Douaire**

Exposition et catalogue réalisés en partenariat avec la Galerie Polaris à Paris, la galerie Marijke Scheurs à Bruxelles, la Maison du geste et de l'image à Paris, le Centre d'art « Le Passage » à Troyes, l'Espace d'art « André Malraux » à Colmar, l'Arsenal - Musée de Soissons.

contact :

Aude Cartier, Olivier Richard

Tel 01.47.35.96.94 Fax 01.46.56.83.05 maisondesarts.mlk@wanadoo.fr

Eric AUPOL
Né en 1969
Vit et travaille à Malakoff.

Expositions personnelles

- 2004** Maison des Arts de Malakoff.
Maison du geste et de l'Image, Paris
Erasmus Center for the Arts, Rotterdam.
- 2003** Galerie Polaris, Paris.
Maison de la Culture Namur.
Galerie André Malraux et Eglise Saint-Benoît, Sarlat.
- 2002** Galerie Marijke Schreurs, Bruxelles.
- 2001** Galerie Polaris, Paris.
- 1998** Musée de Charlieu, Charlieu.
- 1997** Musée d'Amplepuis, Amplepuis.
- 1992** Musée Hospitalier, Charlieu.

Expositions de groupe (sélection)

- 2004** *Rencontres Photographiques Solignac.*
Le bruit des autres, Maison du Geste et de l'Image, Paris.
Art Koln, Cologne.
Paris Photo/Carrousel du Louvre, Paris.
Art Rotterdam -Galerie Polaris, Rotterdam.
Art Brussels -Galerie Schreurs, Bruxelles.
- 2002** *La galerie invite* Galerie Le Réverbère, Lyon.
Prix Altadis 2001 Galerie Durand-Dessert, Paris.
Prix Altadis 2001 Galerie Juana De Aizpuru, Madrid.
Art Brussels Galerie Polaris et Galerie Schreurs, Bruxelles.
- 2001** Art Brussels Galerie Polaris, Bruxelles.
Art 4 La maison de Marijke Schreurs, Bruxelles.
- 2000** Galerie Polaris, Paris.
Salon Paris-Photo/Carrousel du Louvre, Paris.
- 1994** Rencontre de la Photographie, Besançon.

Prix et publications

- 2004** Le Temps, éditions La Trame, Bruxelles.
- 2003** Eric Aupol Photographies,
Résidence de l'art en Dordogne-Le Festin.
- 2002** View On Color, N°21 *Chiaroscuro* novembre.
Beeple N° 4, *I am the passenger*.
- 2001** Prix Altadis 2001.
Publication d'une monographie chez Actes Sud, mars 2002,
Textes de Emmanuel Fessy et Dominique Baqué.

TEXTES

Préface du catalogue « Photographies 2002-2004 ».

Par Pascal Bonafoux

Le désarroi... L'incertitude... De quoi s'agit-il ? Quel trouble s'impose, quel trouble essentiel ? Ces images ne sont pas des photographies. Ou, pour être plus précis, elles n'ont aucun des attributs d'une photographie qui ne peut s'empêcher d'être impérative. C'est que, d'ordinaire (ou souvent, trop souvent), la photographie montre moins qu'elle n'affirme. C'est ça. C'est comme ça. C'est à ça que ça ressemble. À prendre ou à laisser. Elle assène des apparences. Et, certitude ressassée, assure que « ça a été »... Ça a été et événement, cet accident, cet instant où... Ça a été ce geste, ce cri, ce sourire. Et la mémoire n'en finit pas de prendre à témoin cette preuve de formes, de lumières et d'ombres. Ça s'est passé comme ça. Passé composé. (Au besoin recomposé de retouches en magouilles, ce qui ne change rien – ou pas grand chose – à l'affaire. Demandez aux régimes totalitaires d'une part, et aux historiens d'autre part...) Et la mémoire se repaît de ces documents impérieux qui témoignent, garantissent et certifient que ça s'est passé comme ça, qu'il ou qu'elle avait cette tête là, que et que et que... Et la mémoire de raconter. Chroniques, récits, rapports, etc.

Le désarroi... L'incertitude... De quoi s'agit-il ? Quel trouble s'impose, quel trouble essentiel ? Ces images ne sont pas des photographies. La « preuve », ce silence. Ou ces silences.

La description « patine » sur ces images. Ce qui se passe là se contrefiche de ce qui se dit, de ce qui pourrait essayer de se dire... C'est un lit couvert d'un drap blanc, un lit entouré de rideaux blancs, un lit à l'aplomb duquel pend cette poignée que l'on appelle un perroquet. Et alors ? C'est une flaque sur le sol, une flaque sur un sol sale, une flaque dans laquelle se reflètent des façades. Et alors ? Ce sont des murs et c'est une grille et, au-delà, la diagonale d'une lumière qui descend d'un soupirail. Et alors ? Et alors ? Et alors ?... Toujours la description achoppe. Rien de ce qui se dit ne rend le moindre compte de ce qui est donné à voir.

Le désarroi... L'incertitude... De quoi s'agit-il ? Quel trouble s'impose, quel trouble essentiel ? Ces images ne sont pas des photographies. La « preuve », ce n'est pas avec la mémoire qu'elles dialoguent, c'est avec l'oubli. Ou avec l'abandon, son complice. « Pose » pour ces photographies non ce qui se passe ou ce qui s'est passé mais l'absence. Ou une sorte de retraite. Espaces, objets et lieux « en retraite ». Expression qu'un dictionnaire usuel alphabétique et analogique de la langue française qualifie, entre parenthèses, de vieilli. Posent des espaces relégués, en exil de ce qui aura été leur histoire. Celle d'un hôpital, d'une abbaye, d'une prison, de caves peut-être, de... Ce qui n'a plus la moindre importance.

Le désarroi... L'incertitude... De quoi s'agit-il ? Quel trouble s'impose, quel trouble essentiel ? Ces images ne sont pas des photographies. Pose l'abandon. Pose la poussière. C'est l'ordre de Bossuet répété toujours : « Dormez votre sommeil et demeurez dans votre poussière. » La réalité n'est plus que traces. Et ces traces ne sont l'affaire ni de la nostalgie ni de la morosité.

Et, dépouillées des bruissements et des rumeurs de la mémoire, ces images, où la couleur est en retrait, ne sont plus que silence, que lumière. Elles sont une ascèse.

Le désarroi... L'incertitude... De quoi s'agit-il ? Quel trouble s'impose, quel trouble essentiel ? Ces images ne sont pas des photographies. Parce qu'elles se refusent à faire de la retape, à racoler. Elles sont une exigence. Elles somment de reconnaître le temps. Le temps qui a posé. Reste à songer à ces mots d'Euripide : « Le temps révèle tout et n'attend pas d'être interrogé. »

Texte du catalogue « Photographies 2002-2004 ».
par Pierre-Évariste Douaire

Après une résidence à Sarlat, Éric Aupol nous présente son travail. Ses natures mortes ne sont pas des paniers de fruits ou des tables dressées mais prennent comme modèles des peintures et des sculptures en cours de restauration. Mais à l'opposé de toute nostalgie et autres pensées mortifères, le photographe compose ses images comme des devenirs possibles.

Photographies de la mémoire, a priori énigmatiques, les tirages très soignés creusent le sillon des souvenirs. En cadrant sur les déchirures d'une toile en restauration, le photographe tente de combler nos trous de mémoire, qu'ils soient personnels ou collectifs. La Mémoire s'écrit en majuscules, il l'éclaire d'une façon élégante et discrète.

Il faut se laisser guider par cette photographie qui s'annonce et se donne directement, mais qui prend le temps d'apparaître. Loin de l'évidence, les tirages grâce à un jeu savant d'ombres et de lumières, donnent peu à peu leur explication. L'exigence de la prise de vue demande une acuité et une attention soutenues pour le spectateur. Ce dernier doit prendre le temps de passer d'une image à l'autre. Le contexte et la thématique sont immédiatement reconnaissables, mais il faut de la patience pour déchiffrer les détails et les nuances.

Il faut par exemple savoir que les sculptures et les tableaux ont une histoire. Sarlat, réserve longtemps oubliée des collectionneurs et des restaurateurs de tableaux, est une ancienne chapelle qui sert de dépôt aux œuvres en transit, en devenir. C'est un lieu abandonné pour tableaux griffés par le temps. Le travail photographique revient à faire revivre ces chefs-d'œuvres mineurs.

Pour être exact, l'ancienne chapelle, éclairée à la lumière naturelle, fonctionne comme un purgatoire, comme un espace de l'entre-deux qui enjamberait le passé et le futur. Loin de la photo-souvenir, et de l'archivage propre au médium photographique, à l'opposé d'un travail qui s'efforce de lutter contre un monde qui disparaît, comme chez Atget ou Evans, Aupol pointe un monde en devenir, un monde en résurrection.

Le mot est à entendre dans un sens hiératique et non pas religieux. Même si les œuvres photographiées sont votives, elles font aujourd'hui plus appel à notre spiritualité qu'à notre religiosité. La résurrection est aussi végétale, les œuvres sont comme des bourgeons prêts à refleurir. Les statues de pierre photographiées, sortes de stèles de la disparition, sont recouvertes d'un sarcophage de cellophane. L'hymen protecteur ressemble aux tombeaux de Mariko Mori ou aux sacs plastiques de la morgue, c'est au choix. Promesse d'un au-delà ou d'une fin irrémédiable, les sept photographies de l'exposition ne tranchent pas et laissent planer le doute.

Le corpus présenté puise sa référence dans un art sacré d'un autre temps et se voile d'un film plastique transparent contemporain. Les objets pris pour modèles sont des archanges déchus, en quête de restauration, en quête de résurrection. Habitants des limbes, ces êtres de pierre et de vernis mal ravaudés attendent dans les oubliettes de l'histoire. Œuvres vermoulues, Adorations prenant la poussière, statues habitées par des « araignées aux nids truffés de bulles » sont en marge d'une histoire héroïque et mythique.

Loin de la glorification muséale d'un Thomas Struth, Eric Aupol nous perd dans le dédale de l'oubli et des strates mnémoniques. Photographier une œuvre d'art, même mineure et oubliée, n'est pas un travail tautologique ou référentiel comme chez Cindy Sherman. Le retour qu'il introduit n'est pas de cet ordre. Ni dénonciation, ni simulacre, mais un travail qui fonctionne par couche successive, un travail qui marche par sédimentation.

IMAGES



Sans titre
Série « Paris les Halles » 2004



Sans titre
Série « Clairvaux » 2002



Sans titre
Série « Sarlat » 2003